

Dans une série de tableaux antérieure, Rinaldo Invernizzi avait pris la Terre pour sujet. Il y célébrait en particulier le cycle des saisons au travers de variations sur le thème du paysage. Mais ses images présentaient un tour énigmatique et sibyllin, révélant et dissimulant tour à tour leur contenu, livrant des indices derrière la trame foisonnante et rythmée des coups de brosse. Sous forme de frondaisons, de massifs buissonnants ou de hautes herbes animées par le vent, la métaphore végétale apparentait la surface peinte à un épiderme ou à un étrange pelage. En outre, cette mystérieuse végétation laissait entrevoir d'autres présences, où venaient scintiller, émerger des feuillages tantôt calcinés tantôt gorgés de sève, un signe, un motif, parfois un insecte; ou encore suggérer la présence intrigante et précieuse, d'une sphère (à la fois œuf et corps céleste) irradiant une lueur de perle.

Au cœur de cet univers figé et suspendu, le peintre avait néanmoins eu soin d'introduire un autre thème, qui deviendrait central dans son travail, et qui avait pour but d'en contredire l'immobilité, celui de l'eau. Il en faisait le soutènement de son image, l'assise de ce qu'elle entendait montrer, à savoir les métamorphoses cycliques de la nature. A la fois miroir et socle, l'eau leur opposait la puissance de ses reflets, la force de son écoulement, et inscrivait en elles, mais d'une autre manière, le caractère inéluctable et insaisissable du Temps. Aujourd'hui son regard le porte vers un horizon à la fois neuf et complémentaire. Prenant à témoin ce que l'eau, dans son rôle de miroir, n'a de cesse de vouloir capturer dans ses reflets, à savoir le ciel, il prolonge ce tête-à-tête en le poursuivant dans un dialogue gémellaire avec la mer.

La présence familière de la lagune vénitienne, porteuse d'un espace différent, n'est certainement pas étrangère à cette approche du paysage qui renouvelle au surplus son langage pictural. Les formats comme les gestes se déploient à une autre échelle. En même temps qu'ils texturent la surface, les sillons de la brosse dilatent l'espace en de larges rythmes horizontaux qui harmonisent la surface d'un seul tenant. La couleur quant à elle, semble décliner les jeux alternés des nuées et de l'eau, depuis le point du jour jusqu'au grand rougeoiement vespéral, non sans souligner l'un des traits caractéristique de la lagune, l'éclat plombé de ses orages, le tout dans des tons qui ont davantage la fixité des gemmes que le miroitement insaisissable de la mer.

Sous leur revêtement à la fois visionnaire et prophétique, ces tableaux délivrent un message qu'on aimerait qualifier d'instrumental. Ils se présentent en effet comme des images qui voudraient en quelque sorte orchestrer la hiérarchie indéchiffrable entre le ciel et la mer, rendre perceptible la fusion irrésistible à laquelle ils ne cessent d'aspirer. C'est ce que les grands traits de brosse qui parfois les traversent de haut en bas et qui forment comme les cataractes d'un déluge, nous invitent à comprendre. Le firmament n'est plus le lieu où passent paisiblement les nuages, mais un abîme mouvant où les astres roulent et s'obscurcissent pour prêter à une méditation hallucinée devant le spectacle d'une Genèse en train de s'accomplir.

Henry-Claude Cousseau